

ÉPISODE 5 :

Quand je l'ai entendu pénétrer dans la maison la première fois, j'étais allongée sur le côté, dans le noir, face au mur. Il ne savait pas que j'étais là, pas plus que ceux avant lui. Je pense que j'ai plus de 100 ans. Enfin, j'ai arrêté de compter au moment où j'ai su que je serai là pour toujours.

Il faut toujours du temps pour s'habituer à de nouveaux locataires. Ils commencent toujours par éliminer toutes les marques laissées par les précédents. Ils nettoient, brûlent de la sauge, repeignent les murs et maudissent les habitants d'avant pour leur mauvaises habitudes ou leur manque d'entretien... Après avoir travaillé dur pendant plusieurs jours, ils restent tranquilles pendant un moment, trop épuisés pour s'approprier le lieu, trop vidés par l'obsession d'effacer les traces. J'ai passé suffisamment de temps dans cette maison pour comprendre ce que ses habitants eux n'ont jamais pu réaliser : bien que chacun appartienne à une période différente de l'histoire, ils constituent une identité vivante collective. Ces personnes, qui ne se sont jamais rencontrées, ont au fil des ans partagé les mêmes murs et le même intérieur, pris soin des mêmes recoins et des mêmes sols, construit une vie au sein de la même maison. Mais cette illusion de nouveauté les a réconfortés, l'histoire des autres est un fardeau trop lourd à porter.

Aucune d'entre elles ne s'est jamais rendu compte que j'étais là. Je n'ai rien fait pour annoncer ma présence. En fait, même si je l'avais voulu, je n'aurais pas su comment le faire. Je ne peux pas parler. Je n'ai pas de bouche pour donner voix à mes mots. Je ne peux me mouvoir, il n'y a guère d'espace autour de moi. Je ne connais plus personne dans cette ville, et même dans le cas contraire, on ne me reconnaîtrait plus à présent. Avant que je devienne ces mots que vous êtes en train de lire, les gens voyaient souvent ma petite forme ronde dans l'encadrement de la fenêtre. J'avais pour habitude, chaque soir, de m'asseoir à la fenêtre du salon et de contempler la ville d'un regard absent. J'étais si petite que je n'ai jamais regardé personne de haut, pas même des enfants de plus de douze ans. Mais à présent, je ne fais qu'un avec les murs. Je suis plus grande, plus grosse, j'englobe tout, je vois tout. Tous ceux qui me rendent visite, je peux les voir sous tous les angles.

Je me souviens du moment où il m'a trouvée. Lui et ses deux amis, ils me regardaient tous, le visage en sueur, l'œil doux. Peut-être qu'ils se regardaient les uns les autres plus qu'ils ne me regardaient. Ils ne savaient pas s'ils devaient me toucher ou pas. Je voulais qu'ils le fassent, après toutes ces années, je rêvais qu'un humain me touche. Quelqu'un a parlé de la police. Un autre a proposé d'ouvrir une bouteille de vin et d'y réfléchir. Le troisième paraissait trop ému pour parler. La lumière du jour s'abattait sur moi, je ne me sentais pas bien. J'avais beaucoup à dire, mais pas dans une langue qu'ils comprenaient. Et, de toute façon, pas de bouche. L'un d'eux parla d'un meurtre... Je sentais leur souffle sur moi, je sentais l'odeur de leur peau. Comme des fantômes qui troublaient ma tranquillité dans ma propre maison, qui s'accaparaient mon espace, qui perturbaient mon gracieux repos. Au bout d'un moment, l'idée m'a frappée : ils me croient morte ! Et, l'espace d'une seconde, je me suis souvenue : oui, on m'a tuée naguère, mais qui ? Toutes ces mains qui m'ont touchée pendant toutes ces années sans savoir que j'étais là — quelles mains m'ont caressée ? Quelles mains m'ont battue ? Quelles mains m'ont assassinée ?

J'ai lu une trilogie autrefois : dans le premier tome, une femme était assassinée. Dans le second, on trouvait son squelette chez le narrateur du livre, qui prétendait que cette femme était sa mère. Dans le troisième, on révélait que le narrateur était une figure fictive, qu'il n'avait jamais réellement existé, et que la mère était une femme bien vivante, dont le fils (celui qui n'avait jamais réellement existé) prétendait qu'elle était morte dans les deux premiers livres... Moi-même — je pourrais bien avoir été une femme, naguère, une femme qui s'est transformée en squelette, caché derrière un mur assez longtemps pour finir par croire qu'il est le mur. Ou peut-être étais-je d'abord un mur, un mur devenu un texte sur une femme morte... À moins que je n'aie été un squelette avant, plus tard, de devenir une femme, une femme accompagnant l'homme qui l'a découverte dans sa vie, à l'intérieur de sa nouvelle maison ? Peut-être je n'étais rien de tout cela, peut-être étais-je tout cela à la fois. Tout se passe comme si mes pensées sortaient des murs de cette maison. Je n'ai jamais fait qu'un avec ces murs, mais je ne sais plus où je m'arrête et où ils commencent.

Peut-être étais-je morte, naguère. Mais me voilà, à vous raconter cette histoire, me voilà, bel et bien vivante. Je n'ai pas figure humaine, mais mes paroles me donnent forme.

ÉPISODE 6 :

Dimanche 4 mai 2014, Aubervilliers, dans la maison de l'homme qui m'a trouvée. RSVP